CRITIQUE, opéra. PARIS, Festival d'Automne à Paris (Grande Halle de la Villette), le 23 novembre 2024. GLASS : Einstein on the beach. Susanne Kennedy / André de Ridder.

La Grande Halle de la Villette et la Philharmonie de Paris présentaient, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, *Einstein on the Beach*, opéra de Philip Glass, créé à Avignon en 1976 – et devenu mythique dès sa création. Cette production du *Theater Base*l (Suisse) en collaboration avec le *Berliner Festspiele* (Berlin) et les *Wiener Festwochen* (Vienne) propose une lecture sous l'angle d'un rituel dans un temps apocalyptique.

Cette version, présentée à Bâle en juin 2022, a un fort impact visuel, en grande partie grâce au *mapping* de **Rodrik Biersteker** et de **Markus Selg**. Si bien, que sur le programme, les noms de la metteuse en scène **Susanne Kennedy** et du plasticien **Markus Selg** sont nettement mis en avant, alors que le titre de l'œuvre est mentionné en petites lettres, et les noms des deux créateurs écrits encore plus petits… Et quand on lit, dans un courriel préalablement envoyé, pour avertir les spectateurs de la disposition scénique : « *Vous allez assister à* Einstein on the Beach *de Susanne Kennedy et Markus Selg […]* », cela nous

rend forcément dubitatifs…

Avant d'entrer dans la Grande Halle, des affiches rappellent les infos envoyées par mail : pendant le spectacle, le public peut se déplacer librement dans les gradins et peut entrer sur le plateau. Il peut également sortir et entrer dans la salle, et se restaurer au bar qui reste ouvert pendant toute la durée de la représentation (de plus de 3 heures 30 sans entracte). Et en entrant dans la salle, le visage éclairé par une petite lampe fixée sur un bandeau autour de la tête, des interprètes répètent des chiffres en se déplaçant à leur gré. Sur le plateau, un immense cercle est installé verticalement, entouré d'une sorte de monticule, d'une grotte, d'un espace carré ressemblant à un temple, avec des cariatides étranges. Des images numériques, de couleurs vives – pour ne pas dire psychédéliques -, sont projetées sur cet ensemble en *mapping*. Devant le plateau qui tourne lentement, une « fosse » d'orchestre dans laquelle quelques musiciens de l'Ensemble Phoenix Basel répètent des motifs.

Puis, l'opéra commence sans un véritable début, dans la continuité de la déambulation des « performeurs ». Dès lors, nous sommes entraînés dans une boucle permanente divisée en plusieurs « cellules » dont le motif se répète en se transformant subtilement. Des spectateurs commencent à entrer sur le plateau, d'abord timidement, puis en masse. Certains s'assoient au bord de la fosse, regardant les musiciens jouer et le chef donner des indications aux musiciens de l'**Ensemble Phoenix**. **André de Ridder** dirige avec une précision sidérante et avec un sang froid exemplaire. Au moment de ruptures nettes entre deux « cellules », son indication est édifiante, tout est sous son contrôle pour le changement d'atmosphère musicale. Les chanteurs de l'**Ensemble Vocal Basler Madrigalisten** constituent une entité comme un personnage, et les quatre solistes vocaux (**Alfheiður Erla Guðmundsdóttir** et **Emily Dilewski**, sopranos, **Sonja Koppelhuber** et **Nadia Catania**, mezzo-sopranos) les rejoignent aux moments venus avec, elles

aussi, une étonnante précision dans les invraisemblables intervalles. Et la violoniste **Diamanda Dramm** en solo au milieu des danseurs, ou sur le devant du plateau tournant, est absolument incroyable à la fois pour son jeu qui s'apparente à un travail d'orfèvre, et pour le charisme qui se dégage de son corps aussi petit que celui d'un enfant !

Sur le plateau, les danseurs-performeurs exécutent des danses rituelles lentes parfaitement synchronisées, promènent deux chevreaux (on se demande si ce n'étaient pas ceux qui mangeaient de l'herbe devant la Philharmonie…) pour symboliser le retour du temps primitif après l'apocalypse, et font des gestes mystiques pour communier avec l'invisible… Les changements de costumes, intégrés dans la scénographie, se font à vue, et chaque scène est ainsi conçue avec ingéniosité sans aucune rupture de ton sur le plan visuel. Le livret est modifié, « *indépendamment des auteurs (Philip Glass et Robert Wilson)* ». Et c'est là que notre réaction intriguée du début resurgit et que l'on se dit : il s'agit bien d'une nouvelle création de Susanne Kennedy et de Markus Selg… sur la base de l'œuvre de Philip Glass et de Robert Wilson !

CRITIQUE, opéra. PARIS, Grande Halle de la Villette, le 23 novembre 2024. GLASS : Einstein on the beach. Susanne Kennedy / André de Ridder. Photos © Ingo Hoehn

VIDEO : Trailer d'Einstein on the beach de Philip Glass à la Grande Halle de la Villette (dans le cadre du Festival d'Automne 2023).

CRITIQUE, danse. MASSY, Opéra, le 28 novembre 2023. Trisha Brown [For MG, the movie / Working title] , Noé Soulier [in the fall, création] – Trisha Brown Dance Company

Après l'ensorcelante Alice revisitée, revivifiée par la compagnie taïwanaise B DANCE [lire notre critique ici / 18 novembre dernier], l'Opéra de Massy accueille l'un des programmes phares du Festival d'Automne : un mixte heureux, esthétique, cohérent entre deux chorégraphes majeurs, Noé Soulier … et l'intemporelle Trisha Brown qui inspire le premier.

Très influencée par l'apologie de la lenteur et d'une suspension antigravitationnelle propre au duo Merce Cunningham et John Cage, Trisha Brown a toujours questionné le mouvement

du danseur et le lieu où se déploie la chorégraphie. Le corps et son espace : deux termes d’une équation tendue qui n’est jamais courue d’avance.

L’œuvre de Trisha Brown était au centre de cette soirée à travers deux pièces majeures qui permettent de mesurer son écriture fascinante, à la fois abstraite et pourtant suractive. « Working title » [1985], tout en fluidité et vibration énergique, en intelligence collective ; puis « For MG, the movie » [1991], plus conceptuel voire déroutant mais non moins méditatif.

Fascinante soirée Trisha Brown à l’Opéra de Massy



Working title © DR

La gestuelle apparemment éclectique et qui semble improvisée, avec arrêt, silences, pauses… illustre le travail central de la chorégraphe américaine qui s’est toujours intéressée au corps agissant, en particulier la souplesse des bras et des mains, contraints pourtant par l’inexorable gravité, à l’effort qui fait naître le mouvement, et à l’espace dans lequel les corps s’émancipent. Le cadre de la représentation implose pour des aires ouvertes, indéterminées, jamais présupposés… ce que signifie la bande sonore de la dernière pièce, avec ses inserts réels comme des collages sonores, qui citent les bruits [et les cris] de la rue. L’indétermination du reste est majeure ici en permettant tous les possibles d’une scène qui s’est toujours interrogée sur le sens de sa propre mise en forme. À croire que ce que l’on voit reste l’un des scénarios possibles d’une chorégraphie instable qui

s’improvise au moment où elle est réalisée. Ceci est surtout manifeste là encore, dans la pièce finale.

N’en déplaise aux partisans de la pure performance, chacun des 8 danseurs de la Compagnie excelle dans la précision et la synchronicité, comme dans cette élasticité maîtrisée qui se pose comme un questionnement permanent.

Pour autant les corps n’agissent pas comme s’ils se traversaient les uns les autres ; ils agissent simultanément comme des solitudes parallèles, porteurs chacun d’une trajectoire spécifique qui déroule et incarne sa propre énergie.

INTELLIGENCE COLLECTIVE

Évidemment dans le déroulement de la soirée, « **Working title** » [1985] reste une pièce particulièrement accessible voire séduisante dans ses enchaînements collectifs et fluides, comme si l’énergie du groupe formait une nuée active et heureuse, ininterrompue. Les corps semblent se livrer l’un à l’autre, se relier en un flux global qui produit ses effets d’entraînement. Véritable chorégraphie pour le corps de ballet, la pièce est la plus lumineuse qui soit, aussi vive et agissante qu’une eau printanière. De surcroît, pacifiée, quasi insouciante grâce à la bande musicale signée Peter Zummo.

PARCOURS SIMULTANÉS

Le contraste est total avec le plus récent « **For MG, the movie** » (1991), qui est un hommage à Michel Guy, fondateur du Festival d’automne ; c’est une fresque plus abstraite et en même temps narrative, où la scène semble être un échiquier où des pions étrangers et dissemblables se croisent sans

véritablement partager ni communier.

Là, au démarrage, un danseur suit son parcours à la course dessinant le même parcours, répété, inlassablement : le mouvement génère l’espace. D’autres figures paraissent successivement et élargissent la perception de la scène en suggérant une toute autre activité hors champs. Cependant qu’un couple de dos reste immobile ; lui tout le long du tableau, ailleurs, continument statique comme une statue énigmatique, scrutant un horizon présent mais invisible.



For MG, the movie © DR / Trisha Brown Dance Company

CRÉATION HOMMAGE

Au début de la soirée, les mêmes danseurs créent la nouvelle pièce de Noé Soulier : « **In the fall** » **[À l'automne]**, hommage à Trisha Brown et que l'ascétisme et l'épure des mouvements inscrivent résolument dans une approche tout aussi physique ; l'effort des silhouettes qui s'élèvent, s'étirent puis retombent, est la plus claire référence au langage brownien. Quasi sans musique, dans un silence qui sculpte les corps, chaque silhouette dialogue aussi avec la lumière [froide, crépusculaire] qui en souligne la structure géométrique. Triangles, équerres, carrés à l'équilibre jaillissent et disparaissent au gré des tableaux grâce à la précision suspendue des danseurs funambules. C'est un balancement continue entre architecture et déséquilibre, figures et déconstruction mobile, agilité et décentrement, grâce à un formidable déplacement des points de tension et d'équilibre. Captivante filiation.

Prochain ballet à l'Opéra de Massy : Toulouse Lautrec de Kader Belarbi, les 20 et 21 janvier 2024 : https://www.opera-massy.com/fr/toulouse-lautrec.html?cmp_id=77&news_id=1004&vID=63

In the Fall (2023)

Chorégraphie, Noé Soulier / Musique, Florian Hecker / Lumière, Victor Burel / Costumes, Kaye Voyce / Interprètes, Christian Allen, Cecily Campbell, Burr Johnson, Lindsey Jones, Catherine Kirk, Patrick Needham, Jennifer Payán, Spencer Weidie

Working Title (1985)

Chorégraphie, Trisha Brown / Musique, Peter Zummo, extraits de Six Songs (Sci-Fi, Slow Heart, Song VI, Song IV) / Interprété par The Peter Zummo Orchestra Mustafa Khaliq Ahmed (percussion), Guy Klucevsek (accordéon), Dave Phillips (basse), Bill Ruyle (marimba et table), Peter Zummo (trombone) / Costumes, Elizabeth Cannon / Lumière, Beverly Emmons

For M.G.: The Movie (1991)

Chorégraphie, Trisha Brown / Musique, Alvin Curran / Costumes et décors, Trisha Brown / Lumière, Spencer Brown with Trisha Brown

Interprètes, Christian Allen, Cecily Campbell, Burr Johnson, Lindsey Jones, Catherine Kirk, Patrick Needham , Jennifer Payán, Spencer Weidie

Toutes les photos DR / © Trisha Brown Dance Company

In the Fall, Noé Soulier © Delphine Perrin

For M.G.: The Movie, Trisha Brown Dance Company © Steven Pisano

Working Title, Trisha Brown Dance Company © Sandy Korzekw

VIDÉO teaser festival d’Automne 2023

VIDÉO : For MG, The movie à l’Opéra de Lyon (2021) – Ballet de l’Opéra de Lyon

https://www.youtube.com/watch?v=4b29JksDdMI